

de chasseurs à pied, trois batteries d'artillerie et un escadron de cavalerie, contre un pays que défendent les obstacles naturels les plus formidables, les maladies les plus cruelles, environ 25,000 hommes de troupes régulières, une nuée de guerrilleros habitués à vivre et à combattre dans les terres chaudes, contre un pays enfin dont l'arme la plus sûre est sa haine pour l'intervention.

## CHAPITRE XI

Le général Marquez débouche de la montagne sur le plateau d'Aculcingo. — Combat de la Barranca Seca. — Le général de Lorencez accourt avec une colonne légère. — Admirable attitude de la garnison de la Vera Cruz et de la marine. — Le colonel Hennique reprend au général de La Llave les positions du Chiquihuite. Les communications avec la Vera Cruz sont rétablies. — Difficulté d'approvisionner le corps expéditionnaire. — Arrivée du général F. Douay, nommé commandant en second au Mexique. — Un de nos convois détruit dans les terres chaudes. — Saragoza paraît dans la vallée du Rio Blanco. — Lettre du général Ortega à M. de Saligny. — Lettre de Saragoza au général de Lorencez. — Réponse du commandant du corps expéditionnaire. — Orizaba mis en état de défense. — L'armée mexicaine devant Orizaba.

Cependant Marquez, annoncé depuis longtemps, a fini par se frayer un chemin jusqu'à nous. Après s'être séparé de Zuloaga, général conservateur rallié au gouvernement de Juarez, — comme tant d'autres chefs, — depuis notre débarquement au Mexique, Marquez, le seul qui, avec le général Mejia, eût répondu à l'appel du général

Almonte, avait quitté Matamoros, emmenant avec lui 2,500 cavaliers.

Pour échapper aux troupes mises à sa poursuite par Saragoza, aussi bien que dans l'espoir de rallier la colonne française en temps utile, Marquez s'était jeté dans la montagne. Malheureusement ses hommes et ses chevaux étaient exténués par la fatigue et les privations, et il savait parfaitement que, malgré ses efforts, il déboucherait dans la vallée de Rio Blanco après que nous y aurions déjà passé. Cette conviction acquise, le général mexicain n'hésita pas à confier le commandement de sa cavalerie à un de ses aides de camp et à s'élancer dans la direction d'Orizaba. Le 17, il arrive à Tekamalucan, y rencontre le général de Lorencez, lui expose sa situation, lui fait part de ses angoisses et obtient de lui la promesse qu'il sera secouru sans retard s'il est attaqué.

Les pressentiments de Marquez ne l'avaient pas trompé; le lendemain, 16 mai, pendant que nous parcourions la distance qui nous séparait encore d'Orizaba, il recevait la nouvelle que Saragoza avait envoyé Tapia avec 4,000 hommes pour prendre position au pied des Cumbres et empêcher les dissidents mexicains de faire leur jonction avec nous. La nouvelle était grave, mais Marquez ne fut pas long à prendre une

résolution. Il prévint immédiatement notre commandant en chef, et partit au galop pour rejoindre ses troupes et se mettre à leur tête.

Pendant ce temps, le général de Lorencez arrêtait à El Ingenio, village distant d'Orizaba de 6 kilomètres, les deux bataillons du 99<sup>e</sup> de ligne avec une batterie de montagne, et il chargeait le colonel L'Hériller de défendre cette position qui commandait la vallée du Rio Blanco, et de tenir prêt un de ses bataillons pour le porter au secours du général Marquez. Ces dispositions prises, il continua sa marche sur Orizaba, où il arriva dans la matinée.

L'ordre donné au colonel L'Hériller ne devait pas tarder à recevoir son exécution. Le même jour, à trois heures, le général Tapia, en observation depuis le matin avec 500 cavaliers, près de l'endroit où le sentier par lequel Marquez devait arriver aboutit à la route de Tekamalucan, ayant reçu un renfort de 1,500 fantassins<sup>1</sup>, se rua sur les cavaliers harassés de Marquez, chercha à refouler ceux qui débouchaient sur le plateau, et faisant passer à quelques bataillons la Barranca Seca, profond ravin qui sépare le plateau d'Acul-

<sup>1</sup> Les soldats mexicains étaient, au temps de l'intervention française, en majeure partie des Indiens. Le recrutement de l'armée régulière se faisait par *cuervo* ou levée. L'uniforme du soldat se composait d'une veste de toile blanche à petites

cingo de la route de Tekamalucan, il leur enjoignit de couper la retraite à tous ceux qui s'étaient déjà engagés sur cette route. On se battit pendant deux heures avec rage, Marquez sentant qu'il fallait tenir bon, coûte que coûte, jusqu'à l'arrivée du secours attendu; Tapia comprenant que s'il n'avait pas raison de son ennemi avant un retour offensif des Français, son succès était compromis et son détachement peut-être anéanti. Pourtant, bien qu'il se fût prodigué sur tous les points du champ de combat, Marquez voyait ses troupes fléchir de toutes parts, quand tout à coup au milieu de la fusillade résonna le clairon du bataillon Lefèvre, du 99<sup>e</sup>, sonnait la charge.

Le commandant, qui avait quitté Ingenio à trois heures, entra en action à cinq heures avec deux colonnes formées à la hâte et composées chacune de 3 compagnies. La première s'élança dans la direction du plateau, franchit le ravin qui l'en sépare et aborde l'ennemi à la baïonnette; la seconde gravit sous un feu très-vif les pentes rocailleuses d'un mamelon auquel Tapia appuie

basques, d'un pantalon de même étoffe et d'un petit shako en cuir noir. Ils marchaient les pieds nus ou chaussés de *guarachas*, sortes de sandales. Leur armement consistait en un fusil et une baïonnette; un ceinturon de cuir noir soutenait le fourreau de baïonnette et une grande giberne.

Les officiers étaient des blancs ou *métis*. Une veste sans

sa droite, et l'en déloge. Ce double mouvement rapidement conçu et vigoureusement exécuté dégage Marquez. Celui-ci en profite pour charger avec intrépidité les troupes de Tapia, qui ont lâché pied, et achever leur déroute. A six heures un quart, l'action est terminée, l'ennemi est en fuite.

Dans ce combat de la Barranca Seca, brillant fait d'armes qui mettait en relief la vaillance du bataillon Lefèvre autant que le coup d'œil et la vigueur de son chef, le détachement envoyé par Saragoza laissa sur le champ de bataille 100 morts, 200 blessés, et entre nos mains 600 prisonniers et un drapeau; — le général Marquez perdit environ 200 cavaliers; le bataillon du 99<sup>e</sup> eut 2 tués et 26 blessés.

Mais la journée n'était pas finie; après la lutte restaient les soins à donner aux blessés et les dispositions à prendre pour se rapprocher le soir même d'El Ingenio, où l'on savait trouver un point d'appui en cas d'attaque. Le commandant Lefèvre se mit donc en mesure de quitter ses positions à huit heures; à onze heures du soir, il établissait son bivouac à Tekamalucan.

épaulettes, avec attentes ou boutons de métal sur les épaules, un pantalon de fantaisie, une casquette ronde de fantaisie, un shako dimension du képi ou un *sombrero* composaient leur uniforme. Les officiers supérieurs et les généraux conservaient presque tous la tenue bourgeoise.

La journée du 18 mai a été si rude pour les vainqueurs que le camp ne tarde pas à être plongé dans un profond sommeil. Les sentinelles seules veillent; et quand le 19, vers le matin, le général de Lorencez, qui est accouru avec une colonne légère formée des trois armes, se présente aux avant-postes, il y est reçu par un sonore : « Qui vive? » témoignant qu'on fait bonne garde.

Le général avait craint que Saragoza n'attaquât dès l'aube le bataillon du 99<sup>e</sup>; mais le général mexicain ne paraît pas, et les troupes françaises précédées des cavaliers de Marquez rentrent à El Ingenio et à Orizaba sans avoir été inquiétées. Ce n'est pas que l'ennemi soit loin, ni qu'il renonce à nous attaquer; seulement, le combat de la Barranca Seca lui a donné à réfléchir, et le commandant en chef de l'armée d'Orient, dont le plan est de forcer le corps expéditionnaire à quitter Orizaba, de le rejeter dans les terres chaudes et de l'acculer à la mer, ne se sent pas assez fort pour entreprendre seul une pareille campagne. Il préfère attendre le concours de la division Ortega, partie récemment de Zacatecas et réputée la meilleure troupe du Mexique. D'ailleurs, le général mexicain sait mettre le temps à profit et porter son attention partout où le sentiment de patriotisme qui l'anime peut rencontrer un écho

et exciter le fanatisme des défenseurs de la république. Sachant à quel point la route de la Vera Cruz nous est nécessaire, il recommande au général La Llave, qui commande les guerrilleros des terres chaudes, de redoubler d'énergie et de surveillance, de couper au corps expéditionnaire cette artère indispensable à son existence, en attaquant et en brûlant ses convois, en faisant sauter les ponts, en harcelant ses détachements et en le contraignant à séjourner le plus longtemps possible dans la région du vomito et des fièvres pernicieuses. Saragoza pense, non sans raison, que la fatigue, la maladie et le feu sont des alliés sur lesquels il doit compter pour affaiblir, abattre et lui livrer peut-être un jour le corps expéditionnaire.

Mais le général La Llave n'avait pas besoin d'encouragements; il avait si bien organisé le service de ses colonnes de guerrillas depuis notre marche sur Puebla qu'il avait intercepté toutes les communications entre les troupes françaises et Vera Cruz, c'est-à-dire avec la France. Il en était résulté que M. le capitaine de vaisseau Roze était resté pendant tout ce temps dans la plus complète ignorance des faits accomplis devant Puebla, et que, de son côté, le général de Lorencez n'avait pas connu les rudes épreuves qu'avaient traversées les vaillants défenseurs de notre

première base d'opérations, presque journellement attaqués par les guerrillas jusque dans l'enceinte de la ville, et en butte à tout instant aux coups foudroyants du vomito. Celui-ci avait déjà fait 194 victimes, dont 14 officiers et 180 marins, sur un effectif de 600 hommes. Les trois courriers indiens que l'on avait décidés au prix de 300 piastres (1,500 francs) à porter au commandant Roze un simple billet chiffré<sup>1</sup>, s'étaient laissés prendre et avaient été exécutés sommairement ; quant au commandant de la Vera Cruz, ayant pour unique cavalerie la troupe de Galves, qui défendait, à la Tejeria, la tête du chemin de fer, il lui avait été impossible de distraire cette cavalerie de sa mission. Il n'avait pas songé davantage à exposer seule, sur la route d'Orizaba, la petite troupe de partisans de M. Stecklin, ingénieur suisse, dont le général de Lorencez avait autorisé l'organisation et dont la décision et le courage lui avaient rendu de très-bons services.

Ce ne fut donc qu'au retour de Puebla que le général de Lorencez put songer à rétablir ses communications avec la mer. Cette importante opération fut confiée au colonel Hennique de l'infanterie de marine, qui partit pour le Chi-

<sup>1</sup> Ces billets étaient généralement roulés en forme de

quihuite à la tête d'une colonne composée de 1,500 hommes et de 4 pièces d'artillerie de marine.

Cet officier supérieur attaqua le général La Llave dans ses positions, l'en délogea, répara les ponts détruits et rétablit la sécurité dans ces parages. En même temps, et pour assurer cette sécurité sur tout le parcours entre le Chiquihuite et Orizaba, notre commandant en chef fit occuper Cordova par 2 bataillons et un peloton de chasseurs d'Afrique, le Fortin et le Potrero par des détachements mexicains. Grâce à cette précaution, le capitaine Foucauld, commandant l'escadron de chasseurs d'Afrique, put descendre à la Vera Cruz le 27 mai avec notre courrier, et en revenir le 4 juin sans avoir rencontré d'obstacles. Le capitaine s'était hâté ; il savait combien étaient impatientement attendus les courriers de France arrivés au Mexique pendant notre marche sur Puebla. Il rapportait, en outre, une somme d'argent importante destinée à payer l'achat de denrées que les fournisseurs ne consentaient plus à livrer que contre deniers comptants. Cette difficulté de s'approvisionner surgissant dans des circonstances aussi critiques, et précisément quand, chaque jour, la diminution des vivres

petites cigarettes, et les Indiens les dissimulaient dans leurs vêtements, dans leurs cheveux ou dans leur bâton de voyage.